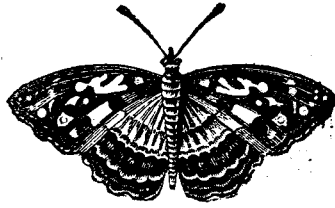


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 12 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue Romarin, n. 1; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPIERON,

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
LYON
1833

JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

LES RAMEAUX.

C'est aujourd'hui le dimanche des Rameaux!

Quelle foule à la porte de ma paroisse! et puis un air de joie et de fête sur toutes les figures; c'est à qui s'approchera des pauvres et des pauvresses qui encombrant les marches de l'église. Ces pauvres sont, comme tous les jours, sales et déguenillés; mais ils tiennent dans leurs bras d'énormes faisceaux de ramées vertes qu'ils offrent à tout venant, et dont les branches épaisses dérobent leurs haillons à la vue. Que ce feuillage est vert et brillant! Approchons... Mais soudain un visage hideux s'allonge sur un cou décharné, et une main noire et amaigrie apparaît à travers la verdure, et saisit avidement l'obole que je lui présente. C'est une vieille femme que rongent la misère et la faim, et qui a besoin d'un sou pour acheter un morceau de pain.

— En voilà deux, bonne mère, et garde tes rameaux...

Elle les pressa étroitement sur son sein, car c'était là son trésor et sa vie d'aujourd'hui.

Philosophes à l'âme froide et sèche, demandez donc encore à quoi servent les cérémonies et les croyances populaires. Le malheureux vous répondra qu'il a besoin de pitié, et que rien n'y dispose comme la religion; après cela que les rameaux de buis soient le symbole

de l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem, ou bien un souvenir du paganisme, un reste de ces solennités par lesquelles le monde idolâtre fêtait le retour du printemps; que je croie avec l'évangéliste, ou que je raisonne avec Dupuis, qu'importe! j'ai donné à la pauvre. Faites comme moi, ou du moins ne riez pas de mon intention.

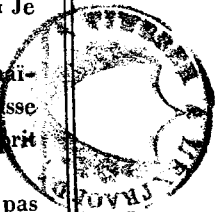
Je m'éloignai de la vieille mendicante, joyeux et pourtant le cœur serré, et je me disais, en jetant les yeux tantôt sur elle, tantôt sur les rameaux qu'elle tenait: voilà donc cette vie!.. la souffrance à côté de la joie; la feuille verte et brillante à côté du visage pâle et décharné!

Pourquoi le Singe ressemble-t-il à l'Homme?

Parce que, me dit-il. — Ce n'est pas là une raison, repris-je; cherchez-en une autre. — Il ajouta: « Je n'en sais rien. »

A la bonne heure. J'aime l'homme qui me dit naïvement: Je ne sais pas. Il n'y a qu'un sot qui puisse rougir de son ignorance. Celui-là fait preuve d'esprit qui avoue ne pas savoir.

Donc, mon spirituel interlocuteur ne savait pas pourquoi les singes ressemblent à l'homme. Moi qui ne suis cependant pas un sot, je le sais.



Les singes ressemblent à l'homme par trois causes. La première a été sagement expliquée par Aristote, Pline, Linné et Buffon. La seconde, victorieusement déduite par Bory de Saint-Vincent, Geoffroy de Saint-Hilaire et Cuvier. La troisième, c'est moi qui l'ai trouvée.

Les singes ressemblent à l'homme, non parce que l'homme a été fait à l'image de Dieu, ainsi qu'on l'a cru jusqu'à cette heure, mais parce qu'il a été réellement fait à l'image du singe.

Quelques personnes, dont je respecte le haut mérite, pourront même soutenir, d'après Albert-le-Grand, Lavater et Porta, que l'homme a été fait à l'image de l'éléphant, du cheval, de l'âne, de l'aigle, du lion, du sanglier, du chat, du chien et du renard, sans compter la poule à figure humaine que l'on montrait pour deux sous aux Célestins. Mais ceci m'entraînerait à une discussion beaucoup trop savante pour le temps où nous vivons. Car il n'est pas positivement prouvé, malgré tout ce qu'en a écrit Porta dans sa *Physiognomonie*, il n'est pas positivement prouvé, dis-je, que Platon ressemblât à un chien de chasse.

Mais un fait incontestable, fait qui a force de chose jugée, c'est que le chien d'Alcibiade ressemblait beaucoup moins à Platon que le singe d'Aspasie ne ressemblait à Socrate. Circonstance qui vient admirablement à l'appui de mon système.

En effet, du moment où le singe d'une courtisane a pu ressembler à un philosophe, qui osera nier que le premier homme, qui n'était pas philosophe, n'ait pu avoir une ressemblance frappante avec le mandrill de la ménagerie de M. Martin? Or, si Adam ressemblait au mandrill, étonnez-vous, Monsieur, que le singe vous ressemble.

— Monsieur, vous êtes d'une impertinence... — Ce n'est pas moi, Monsieur, mais la nature. — Eh! Monsieur, votre nature n'est qu'une sottise! — Il y a longtemps que le *Compère Matthieu* l'a dit. — Enfin où voulez-vous en venir? — A vous expliquer pourquoi les singes ressemblent à l'homme. — Voyons pourquoi? — Je vous l'ai dit: parce que l'homme a été fait à l'image du singe. — Tout cela est bel et bon, mais la preuve. — La preuve? La voici, telle que nous la donne Enoch, qui la tenait de son père Jared, qui la tenait de son père Malaléel, qui la tenait de son père Cainan, qui la tenait de son père Enos, qui la tenait de son père Seth, qui la tenait du père Adam. « Avant la création du monde tout n'était rien. » (Notez en passant que ce sublime *tout n'était rien*, qui appartient en propre à Enoch, a été volé par le poète Ovide dans ses *Métamorphoses*.) — Ça m'est égal; au fait. — Au fait tout n'était rien, (comme dit Enoch) il n'y avait dans l'espace que Dieu, le chaos et l'orang-outang qui, dans ce temps-là, ne pouvait ressembler à personne. L'homme ne vint qu'à la suite de trois mille six cent soixante et onze générations. Dieu, voyant

l'orang-outang, songea à lui donner un compagnon...

— Mais, Monsieur, c'est une erreur. Lisez la *Bible*. — Lisez Enoch. — Qu'est-ce que c'est que votre Enoch? — C'était le fils de Jared, fils de Malaléel, fils de Cainan... — Je m'en rapporte à vous. Mais a-t-il écrit cet Enoch? — Beaucoup, Monsieur, et son livre est chez moi. — Pas possible! — Voulez-vous me suivre?

Il y consentit.

Entrez, lui dis-je, nous voilà arrivés; mais permettez que je vous précède, et que je vous montre le chemin de ma bibliothèque.

Comme je marchais devant lui, je l'entendis qui disait: Monsieur, votre très-humble serviteur. Je me retournai surpris, ne sachant à qui il parlait; et je le vis, chapeau bas, saluant jusqu'à terre un jeune homme revêtu de mes propres habits... Ce jeune homme.. c'était mon singe.

Quand il fut remis de sa stupeur, et moi d'un accès de rire fou, je lui proposai de lire Enoch. A quoi bon me dit-il! Maintenant je crois aveuglément tout ce que raconte Enoch. Je suis convaincu. Les singes pères des hommes! Les hommes ressembler à des singes! Peu s'en faut que je ne me brûle la cervelle de honte. Sot animal! Animal dégradé! Quelle humiliation pour l'espèce! — Pour laquelle? lui demandai-je. — Pour l'espèce humaine, sans doute. — A voir les hommes tels qu'ils sont, Monsieur, repris-je, le plus humilié de la ressemblance ne devrait être ni vous ni moi. — Et qui donc, Monsieur? — Le singe.

CHRONIQUE D'HAUTECOMBE.

Etant au village, durant l'automne, les vieux m'apprentent bien des choses, et je vous les dirai...

Pauvre Elise! Alors qu'elle n'avait que seize ans, il fallut lui creuser une tombe! — Au premier soleil de mai, c'était fête au village; et pourtant l'on ne s'amusa pas; car, vers la fin du jour, jeunes filles et jeunes garçons entendirent le chant des morts, et puis ils se dirigèrent, par un chemin bordé de fleurs d'aubépine, vers la grande croix où chacun pleura. Le prêtre jeta en ce lieu quelque peu de terre.... et bientôt Elise fut laissée seule avec le vent qui murmurait sur elle, avec une blanche couronne, et ces mots: « *A 16 ans, une tombe!!!...* » —

C'est qu'elle avait tant aimé! ... Puis, c'est qu'un soir, l'esquif léger qui toujours, à l'heure du silence, apportait au même bord un cœur fidèle, fut poussé vers le pied de la tour où sans cesse veillait un odieux baron, son tuteur... — A peine l'onde a frémi sous les coups de l'aviron qu'un fer, qui tue, vient atteindre l'étranger, et la barque, cette fois, s'en retourna sans rameur.

Le lendemain, on ne sonna point de glas ! — Le fossoyeur du hameau fut seul appelé à creuser une tombe sur la grève, et, long-temps contrarié par les vagues, il parvint enfin à y cacher vingt printemps, l'espérance du bonheur, et deux ans d'amour.

Et c'est pour ces deux ans d'amour qu'elle se consuma, la pauvre enfant ! — Le lac, qui naguères rendit son amant à la plage, dut recevoir son dernier soupir : elle mourait pour le suivre ; mais l'écho ne répéta point : « *Anathème et malédiction !...* »

.
.

Cependant, douze mois après, l'assassin ne vivait plus ! — La foudre avait détruit la fatale tourelle, lorsque de pieux cénobites vinrent élever un autel sur les ruines de l'antique château, y prêcher la concorde, la paix, et, chaque année, au printemps, rappeler aux jeunes époux, les noms chéris d'Elise et de Justin.

F. DUNOYER.

Histoire des Villes de France.

M. J. F. Daniélo, homme de lettres, cité avec distinction par M. de Châteaubriand, dans la préface de ses *Etudes historiques* où le grand écrivain le désigne comme un littérateur instruit et laborieux, va publier prochainement un ouvrage d'une haute importance, et qui manque à notre littérature nationale. C'est *l'histoire de toutes les villes de France* qui sera publiée par volumes de 160 pages in-8°, à partir du mois d'avril courant, et dont il paraîtra une livraison chaque mois. La première contiendra l'histoire de la ville de Rheims ; après Rheims viendront les autres villes de la Champagne, puis celles de la Lorraine, puis celles de l'Alsace ; de là l'auteur passera dans l'Est et dans le Midi où il trouvera les villes aux grands souvenirs, les villes romaines : du Midi, il arrivera à l'Ouest et il reviendra à Paris par le Nord. Ainsi, la Capitale clora la liste de toutes les villes de France et servira, pour ainsi dire, de clef de voûte à l'édifice historique qu'il consacre à la gloire de son pays.

Cette gigantesque entreprise mérite à tous égards la faveur publique. Quel est l'homme ami de la nationalité qui ne voudra pas connaître à fond l'histoire des lieux qui l'ont vu naître ?

Tout le monde parle des chartes municipales des communes, mais il est bien peu de gens qui en aient une idée claire ; et cependant on devrait être curieux de les connaître, chacune d'elles concernant une localité, et sans doute celle où l'on a eu son berceau, où l'on a encore ses amis, ses parents, sa fortune, et où sans doute un jour l'on aura aussi son tombeau. C'est donc une entreprise de bon citoyen que de les déterrer de l'oubli, et de les exposer aux yeux des peuples auxquels elles ont servi d'éguide dans les

temps orageux, et d'ornement dans les beaux jours politiques.

Séparer l'histoire des franchises municipales d'une ville, de l'histoire de cette ville, ce serait ôter le cadre du tableau. D'ailleurs il se trouve des choses si intéressantes et si agréables à lire dans toutes les histoires de nos villes, que c'est un malheur, en vérité, qu'elles restent ensevelies dans ces doctes, mais immenses in-folios que les savans admirent, mais que les gens du monde ne lisent pas. Par là il arrive qu'on néglige les souvenirs et les antiquités de son pays, que l'on ignore quelle est la terre que l'on foule aux pieds, quels sont les monumens qui s'élèvent au dessus de notre tête, et que l'histoire de notre ville natale est souvent celle que nous savons le moins.

Aujourd'hui, grâce au mouvement universel d'études et de recherches historiques qui se fait de toutes parts, on commence à gémir de cette ignorance. On voudrait y porter remède, mais les vastes in-folios, et, à leur défaut, les archives manuscrites et poudreuses qui épouvantent la paresse et qui absorberaient trop de temps, sont toujours là, et toujours on recule devant elles. Il faudrait un recueil abrégé mais clair et fidèle, qui supprimât toutes les inutilités, toutes les longueurs, et qui ne négligeât rien d'essentiel ; qui fit grâce des longs et compliqués raisonnemens de la dissertation savante, et qui pourtant en donnât les résultats les plus certains ; qui pût être lu comme un journal périodique dans les courts répités que nous laissent les agitations de la politique, les affaires de notre fortune et de nos plaisirs, mais qui pourtant put rester aussi comme ouvrage et faire livre dans nos bibliothèques.

C'est pour remplir ce but si important et si honorable que M. J. F. Daniélo a entrepris son histoire des villes de France, rédigée sur les pièces les plus authentiques. Le tableau qu'il tracera de chaque localité pourra servir de guide, non-seulement aux courses du voyageur, mais encore aux combinaisons de la politique et aux spéculations du commerce.

Déjà un grand nombre de députés et de publicistes ont pris cette entreprise sous leur protection et nous ne pouvons mieux faire que de la recommander à tous nos lecteurs. Il paraîtra par mois une livraison de 250 pages environ. Prix de douze livraisons, 50 fr., six livraisons, 17 fr., une livraison séparée, 3 fr. 50. On souscrit, à Paris, chez M. Roepellin et Cie, rue du Croissant, et à Lyon, au Bureau de notre Journal.

SOUSCRIPTION-LAFITTE.

Moi qui disais : « Je dépose la plume,
C'est trop veiller au poétique affût ;
D'autres sont là dont le zèle s'allume,
Zèle nouveau, mais brûlant s'il en fût ; »

Je viens défendre une illustre infortunée,
A mes rivaux je dispute ce droit :
« Donnez beaucoup, enfans de la fortune,
Fils du malheur, donnez peu, Dieu vous voit ! »

« Donnez, amis, apportez votre offrande
Au citoyen qui donna si souvent ;
Qu'un toit lui reste, et que Juillet lui rende
Tant de trésors, pour lui jetés au vent ! »
Puisse ma voix noblement importune
Etre entendue au-delà du Détroit !
« Donnez beaucoup, enfans de la fortune,
Fils du malheur, donnez peu, Dieu vous voit ! »

« Que d'or par lui versé sur la patrie,
Et s'épanchant en bénédictions !
Noble fontaine, hélas ! trop tôt tarie
Par le soleil des révolutions !
Dût l'astre encor boire, l'une après l'une,
Ces sources d'or dont le nombre décroît ;
Donnez beaucoup, enfans de la fortune,
Fils du malheur, donnez peu, Dieu vous voit ! »

« Rappelez-vous cette éclatante absoute,
Adoption des gloires qu'il sauva !
Sublime audace ! à son nom il ajoute
Un nom proscrit... Ney de la Moscowa !
Ce prix payé d'une dette commune,
La France entière encor le lui redoit.
Donnez beaucoup, enfans de la fortune,
Fils du malheur, donnez peu, Dieu vous voit ! »

« Oui, d'un grand acte un grand peuple s'honore.
Accomplissez, généreux citoyens,
L'œuvre d'argent que la patrie implore ;
Versez pour Lui vos écus plébéiens !
Que ce pilier subsiste à la tribune !
Du temple, un jour, il soutiendra le toit.
Donnez beaucoup, enfans de la fortune,
Fils du malheur, donnez peu, Dieu vous voit ! »

AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Ayant appris que l'on faisait courir le bruit que je ne voulais point faire partie de la société théâtrale qui entre en fonctions le 21 avril courant, je crois devoir au public quelques explications à cet égard.

Je devais dans le principe, ainsi que tous-mes camarades, être membre de cette société. Il était alors convenu qu'elle serait représentée par un comité de sept membres, et que ce même comité, élu par nous tous, désignerait celui qui devrait exercer les fonctions de *gérant*, car il n'y a pas de *directeur* pour des *artistes sociétaires*.

A l'assemblée du 10 mars, nous apprimes, non sans étonnement, qu'il y avait déjà un *directeur* nommé. Nous trouvâmes cela peu convenable, attendu que, d'après les conventions faites, il eût été plus juste et plus naturel que le *gérant* fût nommé par tous les *sociétaires*, représentés par le comité qu'ils auraient élu.

Ce qui nous désunit plus encore, ce furent les clauses de l'acte de société proposé par le *directeur*, clauses qui étaient inacceptables pour des artistes qui mettent en avant et leurs appointemens et leurs peines.

Quatre artistes, que je pourrais citer au besoin, et moi ne voulurent point entendre parler de semblables conditions. Dans une association du genre de la nôtre les droits de tous sont égaux, et tous doivent participer aux mêmes avantages; je sais qu'il faut un chef, mais ce chef doit être un représentant du choix de tous, et non un *directeur privilégié* qui, n'exposant pas plus que les autres, se réserve cependant tous les droits attachés à son titre directorial.

J'ai su depuis que les camarades qui, comme moi, avaient primitivement refusé de signer le traité du 10 mars, si l'on n'y faisait pas des changemens, l'ont signé depuis. Je sais même que la direction a fait des démarches auprès de l'un d'eux. Les changemens qu'ils réclamaient comme moi ont-ils été faits, ou ont-ils eux-mêmes changé d'idées? c'est ce que j'ignore, car, depuis cette époque, je n'ai vu aucun agent de la nouvelle direction.

J'ai cru devoir cette explication au public sur les motifs qui m'éloignent momentanément, ainsi que ma femme, du théâtre de Lyon. Si l'on n'eût pas cherché à interpréter en mal ma conduite, je n'eusse pas pris la plume, et me fusse contenté de me retirer en silence, n'ayant pas l'habitude de faire intervenir le public dans ces sortes d'affaires; mais comme notre prétendu refus pourrait nous nuire dans l'esprit de MM. les Lyonnais, de la constante bienveillance desquels nous n'avons qu'à nous louer, nous tenons trop à leur estime pour ne pas nous justifier à leurs yeux, en détruisant une opinion défavorable que les bruits semés à dessein pourraient faire concevoir sur notre bonne volonté.

Veillez donc, M. le Rédacteur, insérer cette lettre dans votre prochain Numéro, et agréer, etc.

C. PÉPIN.

Chef d'orchestre du Grand-Théâtre.

— On assure que la nouvelle *direction* est en pour-parlers avec M. Masson qui tenait, il y a deux ans, avec succès l'emploi de *pères nobles*, au Grand-Théâtre. Cet artiste qui sait à la fois les *premiers rôles* et les *rôles marqués*, serait une excellente acquisition pour l'année prochaine, et nous désirons vivement qu'il puisse être engagé.